

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 35 (1998)
Heft: 1362

Rubrik: Cinéma

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Joe le brave

My name is Joe, le dernier film du cinéaste Ken Loach montre au public ce qu'on cherche à occulter.

KEN LOACH EST de retour sur le sol anglais pour un nouveau volet de son œuvre sur les perdants, ces loosers dont il filme toujours admirablement la détresse et les débordements, autant que l'humour et les explosions de joie. Le réalisateur s'était courageusement aventuré dans des contrées qu'il connaissait moins bien pour y tourner *Land and Freedom* et *Carla's Song*. Mais il est plus à son aise dans les faubourgs britanniques où se côtoient chômeurs, dealers et toxicomanes, et parmi eux les employés des services sociaux. Au milieu d'autres paumés traînant une vie de souffrance, on découvre Joe, alcoolique repent, interprété par Peter Mullan. Belle rencontre que cet acteur exceptionnel, efficace dans une multitude de registres, du pitre au révolté en passant par le tout tendre. Autour de lui, une bande de rigolards qu'il entraîne au foot, dont Liam, ex-toxico. Lorsque la femme de Liam replonge, le drame s'enclenche, pour se poursuivre de trafics en rechutes, d'engueulades en réconciliations, et aboutir à une fin inévitablement tragique.

Où sont les responsables du désastre ?

Le film se sert avec une habileté certaine de la dose de malheurs passés ou à venir de chaque personnage, des relations fortes et des oppositions extrêmes entre eux. Joe, qui a surmonté sa toxicomanie, se retrouve face à un camarade d'enfance, devenu un dealer cynique; Sarah, l'infirmière bien pensante, doit endurer les crises de sa patiente accro à l'héroïne. Le scénario, malgré quelques « trucs » inutiles (la grossesse de Sarah, notamment) est tellement bien huilé que le spectateur plonge facilement dans le film. On regrettera toutefois qu'une telle efficacité ne soit utilisée qu'à exposer les confrontations des victimes du système entre elles. Où sont les responsables de ce désastre? Qui sont ceux que ces prolos fragiles devraient affronter plutôt que se battre entre eux? Une telle maîtrise de la mécanique filmique pourrait servir une véritable démonstration des rapports de pouvoir.

Heureusement, entre les grandes lignes du mélo, Ken Loach prend soin d'intercaler des tranches de vie, qu'elles soient tristes, drôles, voire burlesques, déployant son talent à évoquer le quotidien. Ainsi, on retient de ce film quelques images fortes parce que documentaires. À côté des aventures du brave Joe, des tergiversations moralisantes de Sarah l'infirmière, le film montre, simplement. Il montre ce que les tenants de la répression pure et dure ne veulent pas voir. Plus précisément, au moment où Tony Blair sort un arsenal de mesures sécuritaires à la new-yorkaise visant la « tolérance zéro », Ken Loach, accomplissant sa tâche de documentariste, montre au public ce qu'on veut lui cacher. Jacques Mühlethaler

COURRIER

Les économies ne sont pas modérées

Dans DP 1360, nous avons mis en évidence le manque de propositions du Parti socialiste vaudois sur les finances du canton, et sa volonté de combattre toute économie, même modérée. Le président du PSV réagit à ces propos. Extraits.

D'ABORD, M. NORDMANN oublie que le PSV dispose, pour la première fois depuis des lustres, d'un programme de législature contenant plus de 200 propositions. Ensuite, il omet que les divisions internes qui s'étaient à chacun de nos Congrès sont désormais effacées au profit de l'affirmation d'une ligne politique nettement plus claire et offensive. Enfin, du point de vue des socialistes, la réduction des subsides aux primes d'assurance maladie, des prestations aux chômeurs en fin de droit, aux invalides ou aux rentiers, du budget destiné aux bourses d'études et des subventions aux organisations de jeunesse représentent des attaques inacceptables qui justifient entièrement les ruptures de collégialité et les réparties extrêmement vigoureuses du parti que je préside. Qu'il soit possible de considérer comme modérées de telles économies me laisse pantois. [...]

Fabrice Ghelfi,

Président du Parti socialiste vaudois

(Re)lu

ALEXANDRE VIALATTE EST un Auvergnat tabagique, mort en 1971, qui a traduit Kafka et signé plus de mille chroniques dans le quotidien *La Montagne*. On peut tout à fait lire ses recueils, par exemple *Les champignons du détroit de Behring*, dans un train comme le Pendolino, qui se penche dans les virages. Mais la prudence conseille-t-elle de mêler le rire aux effets de la force centrifuge?

Vialatte est l'observateur rusé d'un monde qui s'essaye au changement, il chasse l'événement cocasse, les lieux communs de bistrot – le tragique aussi. Le monde, il le recompose avec des bribes disparates dont le rapprochement affole les zygomatiques.

Si Vialatte atteint aisément des pics de sagesse: «les civilisations périssent, l'Almanach Vermot leur survit» ou «les mères datent de la nuit des temps», il ne dédaigne pourtant pas le conseil terre à terre, qui nous simplifie si bien la vie. Il nous enjoint ainsi de lire Colette, qui «écrit avec son nez», ou de «passer les vacances de pluie dans des endroits humides et noirs, au bord d'un canal latéral». Vialatte nous rassure: la peste de l'écrevisse, qui fait que «leur corps devient mou, [que] leurs pattes s'arrachent», et, bien cette peste ne contamine pas l'homme. Mais l'écrivain nous ramène à notre triste condition: «L'homme se réveille chaque jour comme sur une île déserte [...]. Il prend sa plume, il va écrire à un ami; il se rappelle soudain que cet ami est mort. [...] À tel autre; il est mort aussi. Et tel, et tel. Ils sont rangés sous terre, comme les livres, une fois lus, sur des rayons. L'humanité est une bibliothèque dont presque tous les livres sont lus». «Le jour des Morts dure toute l'année».

Tout n'est cependant pas perdu, puisqu'«aujourd'hui, la vie a un sens: il faut épousseter son auto».

Et toujours Vialatte «cherche en vain cet homme d'aujourd'hui». [...] [Il le cherche] où il se trouve. À l'arrêt de l'autobus 27. Sous une pluie fine. En chapeau mou. [...] Il demande uniquement deux choses: premièrement, de ne pas faire de guerre; deuxièmement, une augmentation.» La conclusion tombe, toujours la même. «Et c'est ainsi qu'Allah est grand.» cp